



ALPHONSE XIII, ROI D'ESPAGNE

**DÉSÉSPÉRÉE : HEUREUSE**

A Mlle Flore V., Ottawa.

## I

La lampe de cuivre, surmontée d'un abat-jour rose, est posée sur un guéridon en onyx ; ses faibles rayons permettent de voir dans la pénombre, agenouillée sur un prie-Dieu de velours, une jeune fille, les cheveux dénoués, les yeux caves et pleins de larmes ruisselant sur son visage. Sa poitrine se soulève par saccades, ses mains sont jointes nerveusement, ses yeux se portent sur un grand Christ d'ivoire suspendu au pied du lit à colonne torsées.

Tout, dans sa personne, dénote le plus profond désespoir. Ce qui l'entoure ne peut pourtant être la cause de cette grande douleur ?

Un épais et riche tapis de Smyrne couvre le sol ; des tapisseries d'Orient, des peintures de Raphaël, une vierge de Michel-Ange décorent les murs ; des fauteuils bas, à tissu d'Ocona, sont rangés dans un désordre voulu.

Sur une table est posé un gros bouquet de roses trémières, attachées d'un ruban. L'atmosphère un peu lourde de l'appartement, commence à le faner. Pauvres roses !... Elles sont tristes, elles aussi ; un à un leurs pétales tombent, semblant prendre part à la douleur de celle qui prie...

Assise à sa fenêtre ouverte, elle avait longtemps rêvé !... Noyant ses yeux dans l'azur infini, interrogeant les espaces sans bornes, cherchant à y découvrir une espérance qu'ici-bas, dans sa détresse, elle ne pouvait trouver...

La lune, projetant ses rayons d'argent sur son front,

lui faisait une auréole que sa mate pâleur faisait ressortir davantage. Quelques boucles blondes rebelles aux tempes, frissonnaient au gré d'une douce brise. Longtemps elle avait rêvé... Cela ne lui avait apporté aucune consolation. C'est pourquoi nous la voyons agenouillée, les yeux fixés sur l'image du Crucifix, seul refuge des cœurs ulcérés.

Souvent l'orage incline la fleur sans la briser ; il suffit d'un rayon de soleil pour lui rendre la vie !

Pour elle, pauvre fleur, l'orage passait, le rayon de soleil ne venait pas.

Ce qui la plongeait dans ce désespoir sans nom, c'était pourtant l'événement qu'ordinairement toutes les jeunes filles désirent avec bonheur, en l'envisageant avec crainte : le mariage !

C'était sa dernière soirée de jeune fille ! Demain, pour sauver l'honneur de sa famille, elle va s'unir à un homme qu'elle connaît à peine depuis quelques jours, et, qui, par son âge, pourrait tout aussi bien lui servir de père que de mari. Il lui apporte, en sus de sa personne et de son titre de comte, une énorme fortune qui comblera une dette de jeu, fruit de la triste passion de son père !...

Pauvre enfant !... Quel sacrifice que le sien ! Combien il lui en avait coûté pour étouffer son cœur, qui, déjà, battait si chagement au contact d'un autre. Une âme sœur qui s'était révélée à son âme dès le premier regard. Un ami qui la comprenait et dont l'amour pur autant que désintéressé la charmait et la faisait souvent rêver, la main dans les siennes et les yeux dans ses yeux ! Beaux rêves de vingt ans, qu'êtes-vous devenus ?

Vous vous êtes envolés aussi vite que vous avez été

conçus ! Songes rians de l'avenir, que votre illusion a été fragile et de courte durée !

Avec quelle affreuse douleur il écouta le triste récit, de celle qu'il nommait déjà du doux nom de fiancée ! Ce sacrifice, ce courage, cette abnégation, n'était-ce pas assez pour la chérir davantage ? Comme il maudissait sa modeste fortune, qui ne lui permettait pas de payer la dette et de sauver du déshonneur celui qu'il eût voulu nommer bientôt son père !

Des larmes brûlantes coulèrent de ses yeux, descendant en une rosée amère sur la belle tête blonde qu'il pressait avec ardeur et surtout avec vénération sur sa poitrine et cela pour la dernière fois !

Qu'il fut grand, son désespoir ! Cruel destin, qui d'un coup d'aile, brisait deux existences si bien faites pour être unies !

Richesse, noblesse, beauté, semblaient se trouver dans cette demeure : tandis que, seul, le malheur y régnait.

## II

A quelques pas du château où ce triste drame se déroulait, une maison de pauvre apparence, mais propre, se dressait au bas de la route.

Une vigne, entremêlée de rosiers grimpants, courait jusqu'au toit, laissant percer par places les murs bien blancs et les volets bien verts. A l'une des fenêtres, une jeune fille est accoudée dans l'attitude d'une personne dont les désirs sont accomplis.

Son visage est empreint d'un ineffable bonheur ; ses yeux bleus, calmes, sont perdus dans quelque songe enchanteur et captivant ; sa pensée vole, rapide, à travers un monde d'images riantes se succédant sans cesse comme les couleurs d'un kaléidoscope.

Sur une petite table aux pieds grossièrement sculptés—œuvre de son père—brûle une veilleuse éclairant bien faiblement l'humble chambre qui, malgré sa nudité, paraît abriter une paix profonde et réelle. Un lit bien blanc, un plancher bien jaune, voilà pour la garniture. Pour décoration, un buis béni à la tête d'un Sacré-Cœur, un crucifix de bois qui date de cent ans peut-être—souvenir d'un trisaïeul—suspendu un peu plus loin sous une "Main Puissante." Un bouquet de violettes repose sur une corniche devant une madone de plâtre. Elles sont fières, ces humbles fleurs ; leurs couleurs sont vives, elles redressent la tête avec orgueil et paraissent prendre part à la joie de celle dont le cœur chante.

Demain, à l'aurore, au réveil de la nature, aux premiers chants des oiseaux, aux premiers feux du soleil, elle va s'unir à celui qu'elle aime, à l'élu de ses pensées et de son cœur. Comme elle aspire vers ce "demain" qui lui donnera un guide, un protecteur, un bras sûr pour appuyer le sien dans ce chemin de la vie où tant d'épines se cachent au milieu des roses !

Il n'est pas riche, son fiancé, brave ouvrier : mais il a la noblesse du cœur. Il n'a que ses deux bras et son énergie pour dot, mais il est plein d'espérance en l'avenir et attend tout de son courage.

Qu'il est timide, ce grand garçon, quand il lui dit qu'il l'aime, qu'il l'adore, et que son vœu le plus ardent est de la rendre heureuse !

Qu'il était timide surtout au jour des fiançailles, quand il lui mit au doigt le petit anneau d'argent, et qu'il lui fut permis de l'embrasser même devant M. le Curé ! Il était devenu rouge comme un écolier pris en faute...

Elle a mis en lui toutes ses affections et ses tendresses : il les mérite vraiment. Elle compte les heures, assise à sa fenêtre, non pas sous l'empire d'une appréhension, mais comme à l'approche d'un bonheur sans sacrifice. Elle bénit Dieu et élève son cœur vers lui, lui demandant grâces et bénédictions dans la nouvelle voie qui s'ouvre bien gaie devant elle...

## III

Voyez : l'une est riche, croit-on : demain elle sera comtesse, son sort sera envié. Elle a des domestiques, des femmes de service, des voitures, des chevaux, rien ne paraît lui manquer... A-t-elle le bonheur ? A-t-elle cette tranquillité de l'âme, ce repos du cœur qu'elle était en droit d'espérer en un pareil événement ? Oh !